

L'enfant qui aimait la pluie

Blessé par un secret

On dit que ce que l'on ne sait pas ne peut pas blesser.

Ce n'est pas vrai.

Dans la même collection :

Lazarus, du monde Lambda, Christine Voegel-Turenne

La mère, récit d'un miracle, Sylvain Clément

La station solitaire, les aventures d'un curé dans l'espace, Emmanuel Pic

Deux places pour trois, Pascal Genin

La valse des âmes, Guillaume Sébastien

Et elles passèrent sur l'autre rive, Françoise Landrot

De larmes et de lumière, Olivier Guy

Entre père et fils, Guillaume Sébastien

Text copyright © 2014 Gerard Kelly. Edition d'origine publiée en anglais sous le titre *The Boy who Loved Rain* by Lion Hudson plc, Oxford, England. This edition copyright (c) 2014 Lion Hudson

Traduction de l'anglais : Marc Sigala

•

ISBN : 979-10-306-0002-5

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, septembre 2015

Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres

Illustration de couverture : © Catherine Waters / Trevillion Images

Gerard Kelly

L'enfant qui aimait la pluie

Blessé par un secret

*On dit que ce que l'on ne sait pas ne peut pas blesser.
Ce n'est pas vrai.*

Traduit par Marc Sigala

EdB

I

LONDRES

Prologue

À l'âge de treize ans, je me suis perdue moi-même. C'était comme si la nuit tombait, effaçant tous mes repères. Comment peut-on se perdre soi-même ? me demande-t-on. Comment peut-on ne pas savoir qui l'on est ? Ne pas savoir qui l'on est. Cela a l'air tellement stupide. Mais si les gens ne comprennent pas, je ne peux le leur expliquer. Je ne sais qu'une chose, c'est qu'il n'est jamais facile de retrouver son chemin, une fois qu'on s'est perdu comme ça. Les enfants se pincent parfois pour savoir s'ils sont réveillés ou s'ils sont en train de rêver. Cela devrait pouvoir fonctionner quand on s'est perdu soi-même. On devrait pouvoir relever sa manche et pincer sa chair rose et grasse et se souvenir de qui l'on est. Les gens qui ne se sont jamais perdus imaginent que ça marcherait. Ils pensent que quelque chose de réel et physique, peut-être même douloureux, serait suffisant pour qu'on se réveille. La pointe d'un compas ou d'une punaise pressée contre le creux du bras jusqu'à ce qu'il se mette à saigner, puis plus profond encore, un petit gouffre s'ouvrant à même la chair. On serait censés reculer, frappés d'horreur, dès la première douleur, ou au moins à la vision du sang et de la chair exposée. Mais que se passe-t-il si on ne l'est pas ? Que se passe-t-il si l'on observe simplement le geste, fasciné

par l'action du métal sur la chair, suivant du regard les sillons qui s'ouvrent, béants, sur notre peau, sans même se soucier de la douleur ? À l'école, j'utilisais les lames d'un taille-crayon. Elles creusaient des routes sur mes bras ; des labours ; des pistes d'atterrissage pour les avions ou les vaisseaux spatiaux de passage. Le problème avec le fait de vous blesser vous-même pour savoir si vous êtes perdue, c'est qu'alors vous apprenez que vous êtes encore plus perdue que vous ne pensiez l'être. La perte a des profondeurs que vous avez à peine commencé à explorer. Vos pointes et vos lames ne font qu'en égratigner la surface. C'est comme allumer une torche dans le noir, pensant qu'elle va vous faire retrouver votre chemin, mais sa lumière ne vous révèle qu'une chose : à quel point vous êtes véritablement perdu.

1

*La pluie est de l'eau liquide sous forme de gouttelettes
s'étant condensées depuis la vapeur d'eau présente dans
l'atmosphère et s'étant précipitées, étant devenues assez
lourdes pour subir l'attraction
de la gravité terrestre².*

Colom³ se réveilla en sursaut, son rêve glissant hors de lui comme l'eau évacuée par le siphon d'un bain. Seule la question, le puzzle, persistait avec force. Encore une fois il était en mer, en vue d'un rivage boueux auquel il espérait pouvoir s'agripper pour se libérer des eaux. Mais il n'y avait rien qui puisse l'aider, et chaque fois qu'il lui semblait se rapprocher, le courant l'emmenait un peu plus loin. Ne pas atteindre le rivage signifierait une mort certaine, une fois que ses bras auraient succombé à l'épuisement. Il avait conscience que l'océan le voulait, qu'il l'avait réclamé. Il savait qu'à la fin il n'aurait plus la force de résister. Sa sœur était dans la

2. « Pluie », Wikipédia.

3. Babynamespedia définit le mot Colom ainsi : (latin) colombe. Le prénom de garçon Colom sert aussi pour les filles. Il est principalement utilisé dans la langue irlandaise. Ce prénom n'est pas souvent utilisé pour un petit garçon, et ne figure pas dans la liste des mille premiers prénoms choisis.

même situation désespérée, se débattant comme lui dans la demi-pénombre, à l'extrémité de son champ de vision. Il ne pouvait pas la rejoindre, ne parvenait pas à propulser son corps dans sa direction. Et même s'il y parvenait, quelle aide pourrait-il lui apporter ? Ils pouvaient couler ensemble ou chacun de leur côté, de toute manière ils allaient couler tous les deux.

Une fois réveillé il s'appliqua à résoudre l'énigme, comme un jour d'examen. « Ma sœur est en train de se noyer, mais je n'arrive pas à la rejoindre. Je n'ai pas de sœur. Comment sauver ma sœur alors que je n'en ai pas ? » La pièce était sombre et la maison silencieuse, mis à part les bruits auxquels il était habitué – le léger ronflement de son père, qui filtrait à travers le mur, et la chaudière, située juste au-dessous de sa chambre, qui faisait entendre son ronronnement matinal. Était-ce cela qui l'avait réveillé à nouveau ? L'insidieuse fraîcheur qui courait le long de ses cuisses lui fit comprendre que ce n'était pas le cas. Il sortit du lit et traîna des pieds jusqu'à son tiroir pour y récupérer un pyjama sec.

Même après ces nuits agitées, il était debout tôt, douché et habillé au moment où sa mère disposait le petit-déjeuner sur la table. Aucun d'eux ne parlait quand il mangeait, le rythme ondulant du programme télé du jour se chargeant de remplir l'espace laissé vacant. Son père était déjà parti.

Fiona l'avait déposé à l'école, avait débarrassé le petit-déjeuner, préparé une corbeille de draps propres et lavé les draps humides de la nuit. Le fait de les passer au lave-linge une nouvelle fois réveilla un malaise qui planait sur elle depuis plusieurs semaines. Les évidentes angoisses de son fils la tourmentèrent tout au long de la journée. Face à la vendeuse désabusée et lourdement

maquillée, devant le comptoir chargé de porcelaines, elle sentait la fragilité de son humeur, un aiguillon qui la travaillait comme une faim.

« Mme Dryden. D-R-Y-D-E-N. On m'a appelée pour dire que ce serait prêt aujourd'hui. »

Elle suivit le regard de la femme tandis qu'elle parcourait lentement la liste portée sur son bloc-notes. Même à l'envers, Fiona pouvait reconnaître son nom aux deux tiers de la feuille. Elle résista à la tentation de le pointer du doigt, regardant sa montre pour la quatrième fois afin de signifier que sa patience était à bout.

« C'est là », dit-elle enfin, comme s'il y avait jamais eu le moindre doute.

« Six petites assiettes et une saucière en bleu myrtille. Je vais les chercher dans la réserve. »

Fiona piétina un peu pour renforcer le caractère urgent de la tâche, mais la femme ouvrait déjà une porte dérobée derrière le comptoir, tournoyant vers les coulisses du magasin. 14 h 45. Si elle était de retour à 15 h à la voiture, elle avait encore une chance d'être à l'heure pour récupérer Colom à l'école. Elle ne voulait pas être en retard pour sa première semaine de rentrée après une si longue absence. Elle regrettait d'avoir décidé d'aller chercher sa porcelaine cet après-midi-là, mais elle venait en ville si rarement, ces derniers temps... Et elle avait espéré que l'opération serait plus rapide. Cet arrogant air de supériorité du personnel. Même dans ce centre commercial moderne, bâti comme une cathédrale de verre, le magasin avait conservé un snobisme d'une autre époque. David, pour sa part, ne se lassait jamais de lui rappeler que ces choses leur étaient désormais accessibles. Mais y avait-il une quelconque justice à dépenser autant, après tant d'années de privations ?

Elle espérait aussi que son déjeuner avec Susie ne tournerait pas à un interrogatoire digne de la Stasi, bien qu'elle craigne fortement que ce soit le cas. La rumeur de ses problèmes circulait à travers la communauté comme la vidéo d'un chat dansant sur YouTube, et il valait mieux que certaines des questions de son amie restent en suspens. Susie avait gentiment laissé entendre à Fiona que les préoccupations concernant sa famille amenaient vite à se poser des questions quant à ses talents d'épouse et de mère. Son mari, ce saint homme, était au-dessus de tout soupçon ou de toute critique. Cela aurait été péché que de le mettre en cause. Mais Fiona ne jouissait pas d'une telle immunité. Celles qui étaient convaincues qu'elle ne méritait pas un tel homme se satisfaisaient un peu trop de ses problèmes.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? » Le franc-parler de Susie allait parfaitement avec son allure : cheveux courts et teints, tailleur de cadre supérieur. Elle était habillée avec soin, ses étroites lunettes de créateur annonçant le sérieux avec lequel elle entendait être considérée. Fiona était fidèle à elle-même et ni ses cheveux, trois semaines après le dernier rendez-vous manqué chez le coiffeur, ni ses vêtements, choisis de façon plus aléatoire, ne rappelaient le caractère directif de son amie.

« Je n'en sais rien. Nous avons discuté de plusieurs idées, des programmes que nous pourrions suivre, des endroits où nous pourrions envoyer Colom. Mais pour être honnête, je n'ai confiance en aucune de ces solutions. La plupart du temps, je mets toute mon énergie à empêcher David de sortir définitivement de ses gonds. »

Le mille-feuilles commandé par Susie avait été découpé avec soin en huit morceaux, dont six demeuraient encore dans l'assiette. Elles avaient toutes les

deux fait le choix d'un sandwich au pain complet, plus sain. Seule Susie l'avait fait accompagner, indulgente, d'une pâtisserie pour le dessert. Fiona se demandait quelle pauvre âme subirait le jugement du calorimètre une fois leur repas terminé.

« Colom est retourné à l'école cette semaine pour la première fois depuis Noël », dit-elle. « Je m'efforce de nous faire avancer au jour le jour. J'essaie de penser à ce qui pourrait apporter un changement à plus long terme, mais vraiment je suis à court d'idées. J'espère. J'essaie de prier, bien que je n'aie pas obtenu beaucoup de succès en ce domaine récemment. Je persévère, j'argumente, je console, je m'occupe d'eux du mieux que je peux. »

« Et les médecins ? » Quatre morceaux disparus, quatre restants, un carré parfait.

Susie avait fini par poser la fameuse question. Par médecins, elle entendait des professionnels en dehors de l'Église : des gens qui peineraient à comprendre leur façon de vivre. Éviter de tels contacts, n'avoir que des problèmes qui puissent se résoudre en interne, était l'une des habitudes communes à leur tribu. Ils n'étaient ni des fondamentalistes, ni des originaux, mais une communauté qui se définissait elle-même par ses croyances propres. Il était tellement plus simple de fréquenter ceux qui comprenaient. Et étaient capables de l'accepter.

« Nous ne sommes encore allés voir personne. David veut que nous résolvions ce problème par nos propres moyens. Je ne sais pas si nous pourrons tenir encore longtemps comme ça. Nous allons avoir besoin d'aide, cette fois. »

Lorsque la serveuse fit irruption pour débarrasser leurs assiettes, la conversation resta en suspens,

continuant à flotter au-dessus de la table comme une roue de voiture sur une scène d'accident.

Fiona profita de l'opportunité pour se saisir de son manteau.

« Je ne dois pas être en retard pour Colom », dit-elle, « et je dois encore faire des courses. » Elle vit dans le regard de Susie la promesse que l'interrogatoire reprendrait à la première occasion.

Elle avait percé sa défense à jour et l'avait ébranlée. Elle fit l'effort de sourire quand la vendeuse revint avec sa porcelaine, espérant ne s'être pas montrée excessivement impatiente. Elle la remercia, paya et se dirigea rapidement vers l'ascenseur qui menait au parking souterrain. Les mots qu'elle n'avait encore jamais prononcés à voix haute continuaient de résonner dans sa tête. Nous allons avoir besoin d'aide, cette fois. Le dire ne résolvait pas le problème, mais en en parlant à Susie elle se l'était dit à elle-même. Chaque pas en direction de la voiture le lui confirmait. Elle sut, au moment où elle s'enfonçait dans la circulation de Hammersmith, que c'était une vérité inébranlable, une vérité qu'elle devrait aborder au plus vite avec les siens. Non seulement ils avaient besoin d'aide, mais ils en avaient besoin rapidement.

Elle passa son téléphone en kit mains libres et activa la touche d'appel rapide. Ils avaient joué au jeu des répondeurs et des messages toute la semaine. Deux fois, elle l'avait raté alors qu'il tentait de la rappeler. Leurs emplois du temps étaient tellement chargés qu'ils pouvaient continuer ainsi pendant des semaines sans réussir à avoir la moindre discussion sérieuse. Soit ils se trouvaient en des lieux différents, soit dans la même pièce, mais entourés de tant de gens que toute intimité était exclue. Ou bien ils étaient seuls, mais si fatigués

que le sommeil était d'une attraction infiniment plus forte que toute communication quelle qu'elle soit.

Son ton sec et précis l'invita de nouveau à laisser un message ou, en cas d'urgence, à appeler la ligne paroissiale. « C'est encore moi », dit-elle après le signal sonore. « J'ai vraiment besoin de te parler ce soir. Si je suis en train de dormir, tu voudras bien me réveiller ? » Elle raccrocha, satisfaite de s'être mise au pied du mur. Elle ne savait plus quoi faire. Ils avaient fait des choix. Ils avaient des engagements. Elle ne voyait pas de moyen de pénétrer sa routine sans venir le bousculer dans ce qui constituait l'œuvre de sa vie. Mais elle devait penser à Colom. Son épanouissement lui était plus important que leur mariage. Et certainement plus que l'Église.

Elle tourna au bout de la rue, laissant derrière elle les devantures et la circulation de Fulham Road, et sut tout de suite que quelque chose n'allait pas. Il l'attendait généralement à côté de l'arrêt de bus, les extrémités de son pantalon trop grand pour lui traînant au sol, ses boucles noires toujours en mouvement, comme si celles-ci rendaient sa tête trop lourde pour être soutenue. Peu importe le temps ou son état de santé, ses cheveux flottaient toujours, comme portés par une brise constante. Elle pensa pouvoir le trouver en direction de l'O2 Arena, mais elle ne le voyait nulle part. Malgré tous ses efforts, la forte circulation l'avait mise en retard et la foule encapuchonnée, tournoyant et se dispersant comme un vol de corbeaux, allait en s'amenuisant. L'absence de Colom était manifeste. Ignorant les mille et une raisons parfaitement rationnelles pour expliquer son absence, Fiona sentit la panique la submerger.

2

*Je peux sentir le feu quand il me brûle la peau, la pluie
quand elle me caresse le visage et le vent quand
il m'effleure les cheveux. Je ressens toutes les choses que
les autres gens ressentent. Je suis seulement vide
en dedans⁴.*

Il est facile, si vous n'êtes pas attentif et que vous ne ralentissez pas au bon moment, de manquer le virage d'entrée de Caterham House. Des haies mal entretenues en masquent la direction et dissimulent un panneau de signalisation qui, choix étrange, est inscrit en lettres vertes sur fond vert. Semblable à celui de quelque repaire secret, le portail se perd sous un énorme massif de ronces. Si vous êtes alerte et que vous tournez au bon moment, vous vous retrouverez alors dans l'une des propriétés les plus étranges d'Angleterre. Le manoir qui s'y trouve est l'un des plus charmants du Surrey et possède des jardins dessinés par Capability Brown. Un sentier unique effectue une élégante courbe à travers un bois de belle taille, puis traverse un pont de pierre élevé au-dessus d'un lac en forme de haricot avant de s'avancer sur une pelouse parfaitement entretenue et prête à servir

4. J.D. Stroube, *Caged in Darkness*.

de terrain de cricket. On s'attendrait à ce que la scène soit complétée par l'élégance et la grandeur d'un manoir du style de Blenheim, mais on trouve aujourd'hui quelque chose d'assez différent au bout du chemin : un édifice petit, carré et abîmé, monté de fenêtres aux portants métalliques tout droit sortis des années 1970.

Il avait perdu sa splendeur originale à mesure que son délabrement progressait et des pans entiers du manoir avaient été démolis. Les étages supérieurs du bâtiment principal avaient disparu et le rez-de-chaussée était recouvert par un toit plat et goudronné. Trois des quatre ailes avaient été rasées et la vieille bâtisse laissée telle quelle. Il ne restait plus que la souche de ce qui autrefois avait été un beau chêne florissant. Les ailes démolies avaient été remplacées par des extensions utilitaires ressemblant davantage à des bungalows bon marché qu'à des bijoux édouardiens. On pouvait presque entendre la maison soupirer de regret et de nostalgie. Composés de lignes vouées à mettre en valeur la grandeur du bâtiment, les jardins paysagers d'une autre époque rendaient aujourd'hui évidente sa pauvreté, comme un projecteur resté fixé sur une scène depuis longtemps déserte.

Miriam était déjà venue deux fois à Caterham, pour travailler aux côtés des résidentes du couvent. Son propre parcours comme religieuse avait duré moins de cinq ans, mais sa vie avait conservé, à bien des égards, son caractère monastique. Cela faisait trente ans qu'elle n'avait pas été sous la coupe d'un ordre, mais elle avait vécu, selon son propre choix, en suivant une discipline austère. Elle ne regrettait ni les années qu'elle avait offertes à Dieu, ni les années qui s'étaient écoulées depuis. Ses cheveux étaient plus courts aujourd'hui, et des veines blanches parcouraient leurs reflets auburn.

Les pantalons, le chemisier et le gilet qu'elle portait habituellement avaient remplacé sa robe de consacrée. Elle priait plus souvent en anglais qu'en français, mais elle était restée la bonne sœur qu'elle avait choisi, plus jeune, de devenir, et elle vivait toujours selon les mêmes vœux. Mis à part une brève période, durant laquelle la douleur de la perte et du regret l'avaient presque détruite, elle avait vécu une vie marquée par la chance davantage que par la déception.

Le grand hall était ainsi nommé par hommage plus que pour son caractère historique, la grandeur de l'original ayant été emportée par le boulet de la démolition. Il donnait plutôt l'impression d'une grande salle à manger. Les dix-sept personnes qui s'y affairaient faisaient bon usage de l'espace disponible. À cet étage, les grandes fenêtres d'origine avaient été conservées. Le soleil tardif, en cette fin d'hiver, tombait à travers elles en flèches inclinées qui faisaient danser là un grain ancien, une fine poussière qui s'élevait des profondeurs des vieux tapis décorés de pétales de roses.

Miriam alluma son lecteur MP3 et ajusta le volume des haut-parleurs. Les tons doux de l'« Icône de Lumière », de John Tavener⁵, envahirent la pièce comme une marée. Elle tenait un petit livre écorné, ouvert à un passage familier. Un texte vieux de plus de trois cents ans, tiré des lettres de Jean-Pierre de Caussade⁶. Les mots se posaient sur la musique comme des oiseaux sur leurs perchoirs. Elle lisait lentement, rendant les pauses aussi importantes que le texte. Elle trouvait bien des bénéfices à travailler dans une langue qui n'était pas la

5. Compositeur britannique de musique classique associé au mouvement de la musique minimaliste, décédé en 2007.

6. *L'abandon à la divine providence*, DDB 2006.

sienne. Le principal était la vigilance qu'il fallait apporter à l'intonation de chaque mot. Aborder une langue étrangère vous rend plus prudent, et le soin apporté à une lecture méritait toujours qu'on s'y attache.

Elle demeura silencieuse pour laisser le sens des mots s'installer. Pour la plupart de ces jeunes gens, c'était le moment le plus important de cette semaine de cours. Elle avait pris la matinée et une bonne partie de l'après-midi à expliquer l'exercice et ses objectifs ; elle avait encouragé chacun d'eux à assimiler ce qui avait été entendu ; avait répondu aux questions et patienté jusqu'à ce qu'elle soit sûre qu'ils comprennent l'exercice aussi clairement que possible.

« Si vous ressentez le besoin de vous adresser à une personne en particulier, n'hésitez pas à le faire », dit-elle. « Vous pouvez aussi choisir de vous adresser à vous-même. Ce n'est pas à moi de vous dire ce que vous devez écrire, vous seuls pouvez le savoir. Mais quoi que ce soit, écrivez-le. Écrivez tout ce qui vous est passé par la tête durant ces derniers jours. N'omettez rien. C'est l'occasion de faire entrer la lumière dans des pièces restées jusque-là dans l'ombre. Faites-en bon usage. Nous avons le temps, ne soyez pas pressés. Si vous avez besoin de vous asseoir en silence pendant un moment afin de rassembler vos esprits, faites-le. Si vous ressentez le besoin de prier, faites-le. Quoi qu'il en soit, dans une heure, nous prendrons ce que vous avez écrit et nous fermerons ce chapitre. Dieu vous bénisse pendant ce travail. »

Elle augmenta le volume et les observa écrire, les mélodies de Tavener venant en contrepoint à la dureté des événements qu'ils étaient en train de décrire. Certains occupaient l'éclectique mélange de vieux fauteuils parsemé à travers la pièce. Jake, grand, maigre

et vêtu d'un jean, s'était appuyé contre les vitres, ses longues jambes repliées en accordéon et appuyées sur la courte largeur du rebord de la fenêtre. D'autres s'étaient assis au sol, dos au mur, comme pour occuper le pourtour de la pièce et éviter son centre.

Le regard de Miriam était attiré vers Jenny, installée dans un coin, le plus loin possible de toute autre présence humaine. Elle parcourait son bloc à spirales d'une écriture déliée, chaque page rapidement remplie. Elle passait ensuite à la suivante sans interrompre la fluidité de son mouvement. Elle pleurait, mais ravalait ses larmes, sa détermination lui dictant ce qui devait être écrit. Miriam en savait une partie, de ses précédentes conversations avec elle. Pour le reste, elle pouvait le supposer des souvenirs d'une douzaine de cours similaires à celui-ci. Des pages et des pages, dans toutes les langues possibles. Un enregistrement de la douleur et de la colère, de la déception et de l'angoisse. Tout cela destiné à la destruction, comme cela aurait dû être le cas depuis trop longtemps. C'était un jour de libération. Une libération qu'on pouvait voir et toucher, entendre et même sentir.

Elle s'assit sans faire de bruit. Pria. S'abîma dans le calme de leur concentration. Bientôt un premier, puis un autre, posèrent leurs stylos, et attendirent en silence que les autres aient fini. Jenny fut la dernière à s'arrêter. Elle semblait devoir remplir le cahier de ses écrits. Elle finit par le jeter sur le sol, appuya son dos sur le mur, ferma les yeux et attendit.

« Merci », dit Miriam avec douceur, baissant maintenant le volume de la musique. « Pour avoir bien voulu écrire. Pour votre confiance en mes propositions. Pour finir l'exercice, nous devons nous rendre au jardin. Prenez vos écrits avec vous. »

Elle s'approcha des portes fenêtrées, les ouvrit et sortit. À quelques mètres en direction du jardin, sur une zone pavée et dégagée, une vasque en fonte avait été montée sur une base de briques pour former un brasero de fortune. Elle prit position près de celui-ci comme le groupe se rassemblait. La lumière était maintenant sur le déclin et un crépuscule précoce s'immisçait parmi eux, réclamant le jardin en friche. Personne n'avait parlé depuis la fin de l'exercice.

« Je vous invite à placer les pages que vous avez écrites dans cette vasque », dit-elle. « Il n'y a pas beaucoup de vent aujourd'hui. Elles ne risquent pas de s'envoler. Si vous voulez faire une prière avant de les laisser partir, faites-le, mais il n'y a pas de formule toute faite. Réfléchissez au fait qu'une fois placé là, votre écrit disparaîtra. C'est le moment de vous séparer de ce qui a pu vous hanter. Ce n'est pas un au revoir. C'est un adieu. »

Jenny fut la première à sortir de sa torpeur. Elle s'avança et commença à déchirer les pages de son cahier, les laissant tomber une à une dans la vasque. D'autres la suivirent, jusqu'à ce qu'un bon groupe se forme au bord du réceptacle, déchirant, lâchant les feuilles, certains les froissant jusqu'à en faire de petites boulettes. Un jeune homme à lunettes et de petite taille, si timide qu'il avait à peine prononcé un mot durant les tours de parole et dont Miriam, ce qui était rare, peinait à retenir le nom, prit ses trois pages d'écriture nette et serrée et les déchira – une fois, deux fois, trois fois et davantage – jusqu'à ce qu'elles ne soient plus qu'un amas de minuscules bouts de papier. Il les laissa ensuite tomber dans la vasque, comme un enfant ferait pour imiter une chute de neige.

Miriam gardait sa feuille contre elle. Elle n'y avait écrit qu'une phrase. Elle avait rencontré ces mots dans

une chanson, et elle avait d'abord craint qu'ils ne soient trop sentimentaux, galvaudés, même. Mais ils disaient ce qui devait être dit, et avec le temps ils avaient pris leur épaisseur propre. Elle ne pouvait plus maintenant ne pas les écrire. Ils étaient sa liturgie. Elle déchira la page, la plia une fois et s'avança pour la confier à la vasque, prononçant les mots consacrés du bout des lèvres, « *Je t'aimais, je t'aime, et je t'aimerai.* » Elle recula et se recueillit en silence.

Comme les dernières pages tombaient dans la vasque, elle s'avança à nouveau. La bouteille de white spirit avait été laissée juste à côté, prête à l'emploi. Elle en versa sur l'amas de feuilles, attendit qu'il imbibe le papier, retint son souffle en une prière silencieuse et fit tomber l'allumette. Il ne se passa rien pendant quelques secondes, puis un panache de fumée s'éleva juste avant que des flammes ne jaillissent, engloutissant et consumant finalement les feuilles. Celles-ci se transformèrent en lambeaux de cendres calcinées, tordues et incandescentes, mais définitivement détruites. Personne ne parlait. Comme d'anciens dévots devant un sacrifice, ils voyaient dans la fumée elle-même la signification profonde de leur acte.

« Si vous me le permettez », dit Miriam dans un silence partagé, « j'aimerais maintenant prier pour nous tous. » Elle récita la prière de Charles de Foucauld sur l'abandon*, une prière qui avait été pour elle, bien des années auparavant, une source d'équilibre quand tout le reste n'était que tourment. Les murmures d'un amen s'élevèrent des bouches de plusieurs. D'autres ne poussèrent qu'un soupir. De soulagement ? De bien-être ? Peut-être surtout de l'achèvement de quelque chose.

« Cela a été un bon après-midi de travail », continua-t-elle. « Vous avez été forts et courageux, et même

si vous ne le ressentez pas encore, cet acte va compter dans votre vie. Merci de m'avoir permis de partager ce moment avec vous. Que Dieu vous garde. »

Une fine volute de fumée s'élevait encore de la vasque d'acier tandis qu'une brise légère commençait à disperser les fragments noirs et carbonisés, la fibre du papier étant devenue assez légère pour pouvoir s'envoler.

* Mon Père,
Je m'abandonne à toi,
fais de moi ce qu'il te plaira.

Quoi que tu fasses de moi,
je te remercie.

Je suis prêt à tout, j'accepte tout.
Pourvu que ta volonté
se fasse en moi, en toutes tes créatures,
je ne désire rien d'autre, mon Dieu.

Je remets mon âme entre tes mains.
Je te la donne, mon Dieu,
avec tout l'amour de mon cœur,
parce que je t'aime,
et que ce m'est un besoin d'amour
de me donner,
de me remettre entre tes mains, sans mesure,
avec une infinie confiance,
car tu es mon Père.

3

En plus des prévisions de précipitations indiquant des valeurs quantitatives, on peut faire des prévisions quant à la probabilité de rencontrer certaines précipitations spécifiques. Cela permet au météorologue d'associer le degré d'incertitude à la nature de la prévision elle-même⁷.

Fiona s'inséra dans le seul espace restant du parking. Aucun membre de l'équipe éducatrice ne semblait avoir encore quitté l'établissement. Elle s'avança vers l'entrée de l'école d'un pas pressé. À travers la vitre givrée de la fenêtre qui ouvrait sur le bureau de la principale adjointe, elle repéra immédiatement le méli-mélo des boucles noires appartenant à Colom. La porte était juste à côté de l'entrée et elle s'y engouffra sans attendre. Il lui fallut quelques secondes pour appréhender la scène qui s'offrait à elle.

Elle s'était attendue à voir le principal ou son adjointe auprès de son fils. Au lieu de cela, les trois paires d'yeux qui l'observaient appartenaient au professeur d'arts plastiques de Colom, à une jeune fille qu'elle n'avait

7. « Probabilistic QPF for River Basins », Union américaine de géophysique.